

tre corvettes et trois bricks armés, il montra que le vieux renard égyptien n'était pas de ceux qu'on enfume dans sa tanière.

Le coup était manqué, l'escadre grecque prit le large et disparut, laissant si non des traces de sa vengeance, du moins le souvenir de la plus vigoureuse intrépidité.

Ibrahim possédait Modon, Coron, Navarin, Tripolitsa et Patras ; les Grecs fuyaient à l'approche des troupes égyptiennes et n'attendaient plus le combat. Colocotroni et Piétro-Bey se contentaient, avec toutes les forces dont ils pouvaient disposer, de couvrir Nauplie et, au midi sur le même golfe, Malvoisie aux vins célèbres, aujourd'hui Monemvasia, sur l'ancien promontoire de Minoa dont des travaux de fortification ont fait une île. Un pont de 450 mètres, défendu par une vieille tour vénitienne, relie la ville à la terre. Voilà tout ce qui restait aux Grecs de villes fortes dans cette partie du Péloponèse; Argos n'existait plus, Corinthe était presque abandonnée, mais les bandes armées battaient la campagne et faisaient la guerre de partisans, prêtes à rentrer dans leurs montagnes dès que l'ennemi paraissait ; les détachements égyptiens ne pouvaient marcher qu'en nombre dans l'intérieur de la Péninsule. Ibrahim, voulant rester maître du pays, demanda des renforts. Son père lui envoya aussitôt les 7^e et 8^e régiments du Nizam, des bataillons albanais tirés de Candie, une artillerie nombreuse. Huit mille hommes de bonnes troupes étaient venus renforcer les Égyptiens. Ibrahim croyait pouvoir désormais soumettre et pacifier la Morée. Des ordres qu'il reçut en ce moment vinrent déranger et modifier ses projets.

Reschid Pacha, commandant en chef les forces ottomanes, assiégeait vainement, depuis plusieurs semaines, Missolonghi, à l'entrée du golfe de Lépante, et malgré ses